maguet delva

port-au-prince mes crépuscules amers

LEGS ÉDITION

Poésie

COLLECTION POÉSIE

Maguet Delva

PORT-AU-PRINCE
MES CRÉPUSCULES AMERS

Poésie

LEGS ÉDITION

Illustration de couverture : © Sergine André
Cities Blue, 2014
Oil on Canvas 65x54
© LEGS ÉDITION, 2026
www.legsedition.net

Poète, journaliste et diplomate, Maguet Delva est né le 13 mars 1966. Détenteur d'un double diplôme de l'Académie diplomatique internationale et du Centre d'Études Diplomatiques et Stratégiques (CEDS) en France, il a été Chargé de communication et des relations publiques à l'Ambassade et au Consulat général de la République d'Haïti en France. Il est l'auteur de deux recueils de poésies et d'une anthologie parus entre 2018 et 2023. *Port-au-Prince mes crépuscules amers* est son troisième recueil de poésies.

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Les Palais du chagrin, Astribonès, 2018.

L'Énigme des adieux, Astribonès, 2020.

Anthologie

Anthologie des poètes et diplomates haïtiens de 1804 à nos jours, Éditions Plus, 2023.

port-au-prince mes crépuscules amers

Port-au-Prince, un mirage dans ce crépuscule.
Yanick Lahens, *Guillaume et Nathalie*

I
Vieilles chansons

Ma ville poème

Un soleil rare, comme sculpté dans une cire d’ambre,
vient de sombrer dans la baie, lentement,
tandis que le Bicentenaire étire son silence d’émeraude,
le Champs de Mars, tel un vieux tapis royal,
s'embrase d’une lumière qui chante.

Dans les cieux, les oiseaux migrateurs,
Ivres de crépuscule, dansent la samba aérienne,
tissant des arabesques d’or et de braise,
pour saluer une ville autrefois reine,
qui de nos jours ne dort que d’un œil voilé.

dans le temps Port-au-Prince se tenait droite,
fière,

étalant ses joyaux de parure de noces.
Autrefois, Port-au-Prince se dressait dans l'azur
comme une impératrice coiffée flamboyants et d'écume
Ses collines déroulaient leurs épaules végétales

Avec la lente majesté des étoffes orientales
Et la ville respirait par grandes brassées de lumière,
Comme un corps vivant abreuvé de soleil et d'alizés.
Chaque heure métamorphosait son visage mouvant
Le matin lui prêtait des fraîcheurs de rivière,

Le Midi des éclats de cuivre et de mangue mûre,
Le soir une langueur de reine enveloppée d'ambre
Elle changeait d'humeur comme changent les mers tropicales
Passant de la ferveur au murmure, du tumulte à la grâce
Telle une femme drapée de soie, de parfums et de lumière,

Qui avançait dans le monde avec la lenteur des songes.

midi la ville explosait de grâce
la lumière l'emplissait, un violon au chant d'un feuillage.
la vie dansait sur le flanc des mornes,
les rues, ruisselantes d'énergie,
Répandaient l'odeur des mangues et du café moulu.

Au temps du carnaval des fleurs,
Chaque trottoir devenait une scène,
Chaque balcon le théâtre de bateau ivre,
les tambours, des cœurs géants,
Faisaient frémir les rues jusqu'aux portes de l'océan.

Port-au-Prince, n'était pas qu'une ville,
mais un chant, une promesse debout
Un poème,
Un regard tourné vers demain avec des boucles de soleil dans les cheveux.

Trésor d'autrefois

Ce soir, je ne passerai pas par la ruelle Chériez.
Non.
Je laisserai cette veine poussiéreuse respirer
seule dans la poitrine malade de Port-au-Prince.
Autrefois, la ville y faisait circuler ses fièvres,
ses sueurs, ses petites gloires populaires,
comme un vieux cœur tropical
obstiné à battre malgré les coupures de courant,
les coups d'État, et les saisons de deuil.

Je n'atterrirai pas non plus à la ruelle Piquant,
ce corridor nerveux où les lampes vacillantes
tremblaient comme des consciences avant l'orage,
où les hommes marchaient épaule contre épaule,
serrés comme des mots trop longtemps enfermés
dans la gorge d'un peuple.

Ce soir, mes pas auront peur de la mémoire.
des odeurs anciennes.
et des voix disparues.

Ils resteront immobiles,
pareils à des chiens errants devant les grilles rouillées du souvenir.

Je ne dînerai pas devant la barque de *fritay* de la ruelle Chrétien.
Ah, cette barque…
Petit royaume d'huile et de braise
où la faim du peuple venait négocier quelques secondes de bonheur.

L'huile bouillante y chantait autrefois
comme une fanfare populaire échappée d'un carnaval de province.
Les poissons frits crépitaient sous les étoiles
avec la même arrogance sonore
que les promesses politiques au lendemain des élections.

les bananes pesées semblaient habitées d'une
âme.
les marmites fumaient comme de petits volcans
domestiques
essayant de nourrir un pays entier
avec trois poignées d'espérance,
de sel
et de résignation.

Ce soir pourtant, je n'irai pas.

la ville a changé de peau.
Elle a infléchi son regard.
et réprimé sa respiration.

Port-au-Prince ressemble désormais
à une vieille impératrice battue par ses propres héritiers,
une reine tropicale défigurée
par les gifles répétées de l'Histoire.

Les ruelles ne parlent plus :
elles toussent.

Les murs ne regardent plus :
ils dénoncent.
Les fenêtres ne rêvent plus :
elles surveillent.

les lampadaires, maigres et vacillants,
s'apparentent à des croix faméliques
plantées sur le tombeau de nos illusions
collectives.

Je ne donnerai pas non plus de pourboire à Yvette
aux yeux de chat.

Ah Yvette…

Ses yeux avaient la couleur des nuits cycloniques
au-dessus de la baie de Port-au-Prince.
Des yeux félins, liquides, électriques,
capables d'arracher la tristesse
des hommes les plus fracassés.

Quand elle souriait,
même les malheurs du pays semblaient prendre

quelques secondes de vacances.
les dettes s'effaçaient.
les pauvres redevenaient momentanément riches de lumière.

Elle glissait entre les tables
avec l'élégance fanée d'une actrice oubliée du vieux cinéma français,
balançant ses hanches
comme un vieux compas amoureux refusant de mourir
malgré les rafales,
les pénuries,
les catastrophes nationales
et les interminables enterrements de l'espérance haïtienne.

Mais ce soir,
ni sa voix,
ni ses regards obliques,
ni ses gestes de reine populaire
ne pourront me convaincre
de revenir m'asseoir sous ces tôles brûlantes

où l'on riait autrefois de nos malheurs
pour empêcher la folie de s'installer
définitivement.

certaines nuits dans ce pays
ressemblent à des enterrements sans cadavres,
des cérémonies funèbres
où chacun porte déjà sa propre absence sous la chemise.

La ville entière devient alors
un immense tambour fêlé
sur lequel la peur frappe à mains nues.

Les chiens aboient contre le vide.
Les motocyclettes déchirent l'obscurité
telles des balles perdues traversant une mémoire trouée.
Et les hommes avancent dans les rues
avec leurs fatigues accrochées au dos
comme des sacs de charbon
mouillés par la pluie.

ce soir,
je resterai loin des ruelles.
Loin des *fritay*.
Loin des bouteilles de tafia à moitié vides.
Loin des verres levés avec des mains tremblantes.
Loin des rires cassés par la peur.

Et dans le silence de ma chambre parisienne,
j'écouterai Port-au-Prince tomber lentement dans la nuit,
goutte après goutte,
mur après mur,
souvenir après souvenir,

comme une vieille cathédrale intérieure
que le temps, la violence, l'exil
et l'abandon
continuent patiemment
de démolir.

Symphonie pour une disparue

d'antan,
Port-au-Prince chantait comme un chœur au soleil,
Ses collines ourlées d'arbres, ses ruelles parfumées,
Ses maisons aux persiennes entrouvertes,
Laissaient passer des rêves comme l'eau sur la pierre.

Des corridors de Bois-de-Chêne
jusqu'au Canapé-Vert,
La ville respirait, fleurissait, dansait,
Ses poumons faits de feuillages et de brises,
Et la lumière complice
s'amusait sur les balcons.

Champs de Mars s'habillait de flamme et de fanfares,
au rythme du carnaval de fleurs
Des cascades de tambours, de plumes et de couleurs,
Sous les hourras d'un peuple debout.

Bicentenaire accueillait des marches solennelles,
dans la baie, le soleil descendait
tel un roi fatigué posant sa couronne,
pour admirer les oiseaux dansant la samba
Entre ciel et mer, ivres de lumière.

en notre temps
Les collines ne chantent plus,
Elles gémissent sous le poids des cicatrices,
les oiseaux ont fui
Laissant le ciel orphelin de son azur.

Bois-de-Chêne est un corridor d'angoisses,
Canapé-Vert une promesse éteinte,
Les feuilles y tombent sans bruit,
signe de désespoir d'un peuple qu'on oublie.

Champs de Mars est devenu un champ de veille,
les statues, muettes et fatiguées
regardent la ville sans pouvoir pleurer.

Bicentenaire au lieu d'horizon
offre des mirages d'oubli.
Ses pavés sont des tombeaux,
où les voix se brisent contre des murs absents.

Sombre chagrin

Les douleurs de l'absence s'engouffrent dans mes désillusions,
comme un vent froid qui traverse mes nuits sans pardon.
Je marche seul dans les ruelles de mes souvenirs perdus,
Cherchant ton ombre dans les silences que tu as laissés.

Ton absence pèse sur mon cœur, une nuit sans étoiles,
Où les mots se brisent avant d'atteindre ton nom.
Les heures s'étirent, longues comme des chemins d'exil,
Et chaque pensée de toi devient une prière muette.

Je parle au vide comme à une présence fragile,
Espérant que l'écho me rapporte ta voix.
Mais le temps s'écoule, indifférent à mes tourments,
Et mon chagrin veille aussi qu'une lampe dans l'ombre.

Ma ville lambeau

Ô Port-au-Prince, miroir brisé,
ville lumière engloutie par les ténèbres,
refuge de souvenirs à jamais dispersés,
tremblement dans la mémoire des exilés,
capitale aux genoux d'argile et de larmes,
berceau de mes premiers soleils trahis,
cri dans la poitrine des enfants sans boussole,
tambour crevé d'une fête sans musique,
ma ville aux paupières pleines de suie,
Port-au-Prince que je cherche et qui fuis.

Ô Port-au-Prince, mon silence éclaté,
tes rues saignent mes réminiscences,
tes murs murmurent l'écho d'un passé glorieux,
Tu te dérobes comme un amour égaré dans la
nuit,

chancelante, toi la fière, la brûlante, l'indomptée,
Tu te dévêts sous le regard indifférent du monde.

Ô Port-au-Prince, mon sang à découvert,
Je t'ai dans la peau comme une blessure au soleil,
dans le cœur un tambour étouffé
Ta nostalgie suinte une hantise de chaque pierre chaude,
chaque balcon sans rire, sans jazz, sans vie.

Ô Port-au-Prince, mon éternelle amour inachevée,
Ville engloutie dans son propre reflet,
Je te porte comme un fardeau sacré.
debout, Je te pleure les bras vides
Mais pleurer n'est pas fuir.

Te nommer
C'est déjà t'aimer au bord de l'abîme.

Le mur de la ruelle Chrétien

Me voici debout à la ruelle Pescaye,
la ville exhale une odeur de cadavre rassis,
une senteur lourde, poisseuse,
comme si la mort avait élu domicile
dans les interstices des murs et des consciences.
Les pieds des habitants, las jusqu'à l'os,
en avaient assez de marcher sur les têtes des
chiens errants,
morts faute de pouvoir errer encore,
fauchés par la faim, par la peur,
et l'indifférence devenue loi.

Les trottoirs ne sont que des cimetières
improvisés,
des autels sans cierges ni prières
où les pas hésitaient, glissaient,

se souvenant qu'ici même
la vie avait tenté de passer.

Le spectacle n'est pas revenu.
La scène est restée nue,
les rideaux déchirés par le vent des rafales.
Les acteurs sont morts de chagrin,
fusillés à l'aube par une gâchette anonyme,
perdue dans les sables mouvants
et la déconfiture d'une ville
qui ne sait plus compter ses morts
qu'à coups de centaines.

En ces temps où l'on parlait encore d'avenir,
Port-au-Prince portait déjà ses cicatrices,
aujourd'hui elles suppurent à ciel ouvert.
tous les matins ressemblent à un procès sans verdict,
et les nuits tombent comme une sentence collective.

La ruelle Pescaye se tient droite pourtant,
témoin muet d'un désastre ordinaire.

Vielles chansons
11
La route des saisons
61

DANS LA MÊME COLLECTION :

Indran Amirthanayagam, *Aller-retour au bord de la mer*

Bonel Auguste, *Nan dans fanm*

Jeanie Bogart, *Un jour… tes pantoufles* Suivi de *Chevaucheuse de rêves*

Guy Régis Jr, *Powèm entèdi*

Makenzy Orcel, *Miwo miba*

James Noël, *Maji Gri Dji*

Indran Amirthanayagam, *il n'est de solitude que l'île lointaine*

Rodney Saint-Éloi, *j'avais une ville d'eau de terre et d'arcs-en-ciel heureux*

Niels Planel, *Paris-Tokyo. Poème eurasien de langue française*

Guy Régis Jr, *Powèm entèdi ak lòt powèm*

Dieulermesson Petit Frère, *Poème pour une petite fille à l'autre bout du monde*

Ronald Jn-Georges, *Douvan dèyè*

Jeanie Bogart, *Un jour… tes pantoufles*

Snayder Pierre-Louis, *nulle veine n'est fumante quand la joie est borgne*

Ar Guens Jean Mary, *wòch se premye pwen m voye deja*

Witensky Lauvince, *Brûler les ténèbres*

Nathanaël, *Tempes*

Ricardo Boucher, *Ni pays ni exil*

Syto Cavé, *Le livre d'avant-hier soir* suivi de *Quelque part en décembre*

Karine Belizar, *En temps d'antan*

Cherlie Rivage, *Mon poème est une femme*

James Stanley Jean-Simon, *Dans la fêlure de nos oublis*

Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION
26, Delmas 8, Haïti
Dépôt légal : Bibliothèque nationale d'Haïti
Novembre 2026
ISBN-13 : 978-99970-71-55-2

maguet delva

port-au-prince mes crépuscules amers

Poétique du fragment ou mémoire fragmentée, *Port-au-Prince mes crépuscules amers* de Maguet Delva est une riposte à la perte ou au déclin d'une capitale qui succombe non sous le poids des ans mais sous la terreur qui prend d'assaut ses quartiers. Lu à la fois comme un requiem et un chant d'espoir, c'est la relique d'un poète qui refuse le désenchantement devant la décadence de sa ville. Témoin de la déchéance des banlieues où il a posé ses pas, le poète éprouve du spleen. Il troque son chagrin contre des souvenirs, promène son espérance comme on sème des graines dans le vent.

Ode à une ville en détresse, *Port-au-Prince mes crépuscules amers* recrée le passé et le présent d'une métropole qui assemble des siècles d'histoire.

Diplomate, poète et journaliste, Maguet Delva est né le 13 mars 1966. Ancien Chargé de communication à l'Ambassade et au Consulat général de la République d'Haïti en France, *Port-au-Prince mes crépuscules amers* est son troisième recueil de poésies.

ISBN : 978-99970-71-55-2
Couverture : © Sergine André
LEGS ÉDITION
Novembre 2026

